

<https://dechargelarevue.com/Relire-Une-voix-qui-mue-de-Camille-Loivier.html>



Florence Saint-Roch, Pages de garde n° 20

Relire : Une voix qui mue, de Camille Loivier

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : dimanche 19 octobre 2025

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Les lectures poétiques ont du bon ; par la voix vive, les vibrations circulent et les résonances s'activent, aussi découvrir un texte lu par son auteur est-il (souvent) une vraie chance. J'ai entendu naguère Camille Loivier lire *une voix qui mue* (2019, éditions [Potentille](#)) et, le lisant désormais pour moi-même, je l'entends encore elle.

Donnant voix à la voix, l'auteure part à la rencontre d'elle-même : être de langue par nature et par fonction, puisque la poète en elle se double d'une linguiste et d'une traductrice, la voici aux confins de territoires personnels, explorant ces moments (ces contrées) où une langue étrangère devient familière. Évoquant son enfance en Chine et à Taïwan, elle passe de « l'accent de plouc de Nankin » au chinois « chantant » de Taipei. Là, elle se découvre en parfait accord avec la langue parlée, profondément s'y reconnaît :

c'était ce chinois-là chantant
mélodieux que tu pourrais arriver
à parler que tu aimais entendre et
imiter cela a tout changé de
ton approche de la langue.

Ainsi l'on peut se sentir chez soi dans une langue, l'habiter comme on habite un pays, et être habité par elle : « ici je suis née une deuxième fois », note la poète, « c'est cela qui m'arrive/je retourne à Taipei/comme dans ma ville natale/c'est donc ma ville natale car/je n'en ai pas d'autre ». Cette langue, le mandarin tel qu'il est parlé à Taïwan, agit à la manière d'un révélateur intime ; l'inédit, l'inouï venu de dehors éclaire ce qui en Camille Loivier s'enfouit et se dérobo :

[...] il m'a fallu me rendre à Taïwan
l'entendre vraiment pour la première fois
pour commencer à l'aimer dans ses sonorités
et dans ses rythmes, dans sa cascade et ses
répétitions, sa vie en arc de cercle
ses crissements de cigales
je m'en rends compte à présent c'est très tardivement
que je l'ai entendue pour la première fois
telle qu'elle devait me délivrer-----

Une langue autre peut devenir nôtre, nous bercer et nous protéger, nous donner la possibilité de nous découvrir nous-mêmes – expérience fondatrice pour C. Loivier, où l'enfant qu'elle était, *infans* silencieuse, avait trouvé une manière de s'exprimer :

j'ai cherché une langue
qui ne se parle pas, qui se caresse seulement
qui se retient aux branches, j'ai vu
des caractères d'écriture comme des
consolations à mes paroles rentrées
– il existait une langue pour elles –
une langue qui accepte donc que l'on
soit muette que l'on ne puisse parler
qu'à soi-même à voix basse

Relire : Une voix qui mue, de Camille Loivier

Passer du signe au son, du murmure à la voix parlée, avoir *une voix qui mue*, en somme, c'est aussi sortir du temps de l'enfance, s'extraire de la « serre » chaude où « le froid ne nous sépare/plus du monde ». C'est encore, à l'âge adulte, une fois l'Asie quittée, éprouver l'effilochage des familiarités :

je vais au loin
je retourne au lieu
vérifier les pertes
ce qui reste
il me semble que d'une année sur l'autre
le sillon se creuse
on ne peut s'en empêcher

Reste à se détacher, à accepter de perdre, et à achever « ce qui peut l'être » : mouvement auquel engage, entre autres, la poésie.

Post-scriptum :

Repères : **Camille Loivier** : *Une voix qui mue*. éditions [Potentille](#), 2019.

Précédemment, le [30 juillet 2025](#), **Jacques Morin** a lu, de Camille Loivier, *Torii*, aux éditions *Isabelle Sauvage*.